

KAZAK PRODUCTIONS PRÉSENTE

LE PRIX DU SUCCÈS

UN FILM DE TEDDY LUSSI-MODESTE

AVEC **TAHAR RAHIM, ROSCHDY ZEM ET MAÏWENN**

2016 / FRANCE / COULEUR / DURÉE : 1H32

SORTIE LE 30 AOÛT 2017

DISTRIBUTION AD VITAM

71, rue de la Fontaine au Roi
75011 Paris

Tél: 01 55 28 97 00

contact@advitamdistribution.com

Matériel presse téléchargeable sur

www.advitamdistribution.com



RELATIONS PRESSE

GUERRAR AND CO

François Hassan Guerrar

Tél: 01 43 59 48 02

guerrar.contact@gmail.com



Synopsis

Brahim est un humoriste en pleine ascension. Sa réussite, il la doit à lui-même et à l'amour qu'il porte à Linda.

Bon fils, il soutient les siens depuis toujours. Mais pour durer, Brahim doit sacrifier son grand frère, manager incontrôlable.

Si l'échec peut coûter cher, Brahim va payer un tribut encore plus lourd au succès.



©Julian Torres

ENTRETIEN AVEC TEDDY LUSSI-MODESTE

D'où vient l'idée du film ?

Je viens d'une famille modeste appartenant aux Gens du voyage. Quand j'ai intégré la fémis, les mots de ma famille étaient violents même s'ils se voulaient pleins d'humour. Si je n'étais pas un enculé, j'offrirais une Porsche à mon père, une Rolex à mon frère... Je pourrais continuer la liste : chacun y allait de son souhait, de son rêve. Moi je savais pourtant que la richesse ne m'attendait pas. Et lorsque j'essayais de le leur expliquer, ils me prenaient pour un menteur. Quand j'ai parlé de ce film à mon frère, il m'a d'ailleurs réclamé de l'argent puisque je parlais de lui et que je le faisais passer pour un guignol. On a commencé par rigoler puis il s'est soudainement mis très en colère et a menacé de m'envoyer des gens sur le tournage.

Le mot « cinéma » rend fou. D'autres mots rendent fou : « musique », « football ». Peut-être parce que je l'avais vécu de l'intérieur, je me suis passionné pour cette série de faits divers que relayait la presse ces dernières années : le chanteur Faudel racontant dans son autobiographie que sa famille l'avait coulé en lingots

d'or, le rappeur Rohff donnant rendez-vous à son plus jeune frère un calibre en poche, le footballeur Abdelmalek Cherrad organisant sa propre disparition avec femme et enfant pour fuir la pression familiale, ou bien encore, plus récemment, Karim Benzema et les scandales dans lesquels ses fréquentations passées l'ont fait plonger. Ils sont nombreux. Tous ont en commun un ennemi intérieur, au plus proche, un frère, un père, un meilleur ami. Jamel en a d'ailleurs tiré une vanne : sa famille sont les Ewing de Dallas et lui le puits de pétrole. Ça, c'est un sujet de cinéma. L'argument tient en une ligne : comment un jeune homme issu d'un quartier périphérique, devenu célèbre, va lutter contre le racket exercé par sa famille et s'éloigner d'eux. Nous voulions, avec Rebecca Zlotowski qui est ma scénariste, parler de cette violence-là, à l'intérieur du groupe, de la famille, de la fratrie – que ce racket passe par une intimidation physique ou bien par un chantage affectif. Dans mon film, les requins les plus dangereux ne nagent donc pas dans le milieu du show-business mais au cœur même de la famille. C'est là en effet que les attentes sont les plus grandes, les rouages les plus pervers, les plus puissants.

C'est la deuxième fois que vous écrivez avec Rebecca Zlotowski.

Vous pouvez parler de votre collaboration ?

Je ne sais pas écrire mes films sans Rebecca. Elle a en tête le champ et le contrechamp de l'idée de cinéma que je lui apporte. J'ai tendance à m'enfermer au cœur des choses, une réplique, une didascalie, y revenir, ne pas réussir à en sortir. À l'inverse, Rebecca va toujours de l'avant. Elle m'a fait la démonstration qu'on pouvait écrire vite et la vitesse avec laquelle nous avons écrit ce scénario a eu une incidence esthétique : celle de l'épure et de la simplicité. Nous sommes partis d'une situation forte et nous l'avons dépliée jusqu'à la fin. On s'est mis d'accord très vite sur la force mythologique du récit, sur la nécessité de resserrer le film autour de son enjeu principal, d'avancer par ellipses franches.

Pourquoi avoir choisi de situer la carrière de Brahim dans le stand-up ?

L'histoire aurait pu se passer dans d'autres milieux comme celui du foot ou du rap. Mais le stand-up a l'avantage de rendre encore plus injuste aux yeux des autres la réussite de Brahim : le personnage n'est pas un grand sportif, il n'est pas non plus un grand chanteur, il sait simplement parler. Tous ceux qui sont autour de lui s'en estiment capables eux aussi et ne reconnaissent pas chez lui l'existence d'un talent et d'un travail.

Grâce au stand-up, Brahim peut en outre évoquer ses tiraillements avec le mot juste, tourner en dérision ce qu'il traverse, trouver la bonne distance. Le stand-up, parce qu'il fait de Brahim un artiste dont le talent repose sur l'observation du

monde qui l'entoure, permet au film de faire miroiter son sujet. Le film met ainsi en scène un individu qui prend conscience de ce qui se passe autour de lui et qui est capable à son tour de le mettre en scène dans ses sketches. Le verbe, la mise en scène, sont les armes du héros, comme elles sont aussi mes armes.

Mais parler trop longuement du stand-up peut conduire au malentendu. Ce n'est pas le sujet du film. Il fallait pouvoir en mimer la rhétorique, lui tordre le cou aussi parfois, pour asseoir la crédibilité du récit. C'est tout. Le film fait le choix de l'envers du décor. L'enjeu est backstage, dans le secret des coulisses, dans l'angle mort des projecteurs.

Vous avez choisi de placer cette histoire dans une famille maghrébine et musulmane. La question du partage des fruits du succès y est-elle plus aiguë qu'ailleurs ? La question de la culpabilité également ?

Il y a d'abord un souci de réalisme : les exemples les plus récents de réussite par le sport, la musique ou le cinéma concernent surtout des Arabes, des Noirs et dans une moindre mesure des gens du voyage. Pensons à Zidane, Omar Sy, Maître Gims, Amel Bent, Kendji, Booba, Leïla Bekhti, Gignac, Matuidi, etc. On pourrait encore citer de nombreux noms. La plupart d'entre eux viennent de familles modestes. Quand la richesse survient d'un coup dans une famille peu fortunée, j'imagine qu'elle crée davantage de remous que dans une famille habituée à l'argent.

Il me semble néanmoins que ces questions-là sont plus fortes chez les populations immigrées ou issues de l'immigration. La vie du groupe y est en effet plus importante que celle de l'individu. Ces familles arrivent avec des systèmes de sociabilité différents qu'ils font perdurer dans le pays d'accueil, où l'entraide et la solidarité sont obligatoires, sous peine d'apparaître comme un traître. Et quand en plus on est victime de rejet, on a tendance à exacerber les valeurs de la société d'origine.

Au fond, la question n'est ni ethnique ni religieuse : je crois qu'elle est surtout sociale et culturelle, qu'elle répond à des forces qui agissent dans notre monde tel qu'il est... Ces considérations sociologiques ont un intérêt, c'est certain, mais ce qui arrive dans mon film arrive dans toutes les familles : certains réussissent, d'autres non. Le film veut visiter notre monde contemporain avec cette histoire universelle. Les problèmes que rencontrent mes personnages sont des problèmes que tout le monde peut rencontrer. Ce n'est pas un film communautaire : c'est un film qui regarde les hommes et le monde à partir d'une famille qui appartient à une communauté spécifique.

A la fin du film, Brahim confesse à son frère qu'il aurait été plus simple d'échouer. Est-ce le signe de votre part d'un engagement politique ? Jusqu'à quel point vouliez-vous mettre en cause la difficulté de la société française à souhaiter la réussite de ses populations immigrées ?

La difficulté pour celui qui réussit se situe à deux endroits. D'un côté, la société française a toujours un peu de mal avec la réussite de ses populations immigrées, de l'autre, la communauté d'où vient celui qui réussit peut lui faire payer son succès s'il n'obéit pas à ses règles. Celui qui réussit doit donc affronter un double soupçon : celui de la société dans son ensemble et celui de son milieu d'origine. Je me rappelle d'une interview du rappeur Stomy Bugsy sur le plateau de *Tout le monde en parle*. Après une question de Thierry Ardisson, il s'étonnait qu'on lui demande sans arrêt de parler de l'argent qu'il gagnait alors qu'on ne posait pas ce genre de question à Francis Cabrel ou à Jean-Jacques Goldman. Revenir sans cesse sur ce sujet montrait bien que l'argent qu'il gagnait posait un problème à ses interlocuteurs.

Mon film s'intéresse davantage à l'un de ces deux soupçons : celui du milieu d'origine. C'est celui qui me semble être le plus neuf et c'est surtout celui qui me touche le plus. J'ai dû affronter ce soupçon à la sortie de mon premier film. Je pensais que les miens allaient m'aimer, me respecter, me considérer comme un artiste qui leur donnait une voix, mais c'est tout le contraire qui s'est passé et mon travail a été considéré comme une trahison, une turpitude. J'ai eu du mal à m'en remettre et j'ai pu refaire un film seulement après avoir accepté la solitude dans laquelle on est poussé quand on ose raconter une histoire. Quand Brahim confie à son frère qu'il aurait été plus simple d'échouer, j'imagine surtout le voile que lève celui qui réussit sur l'échec de ceux qui l'entourent. Au fond, un proche peut préférer que vous ne réussissiez pas, surtout si lui est en

situation d'échec. C'est le cœur sombre du film. C'est cette vérité-là, qui existe en dehors de toute considération sociale, ethnique ou religieuse, que je voulais approcher.

Comment se sont faits les choix de casting ? Avez-vous d'abord imaginé Tahar Rahim pour Brahim et cherché les autres personnages autour de lui ? Ou, au contraire, Maïwenn et Roschdy Zem étaient-ils là dès le départ ?

Le casting a été un processus long et difficile avant la rencontre avec Tahar Rahim. Dès que Tahar a accepté d'incarner mon héros, Roschdy Zem et Maïwenn sont arrivés rapidement. Ce choix a été un détonateur.



Dès l'essai avec Tahar, nous avons vu, le directeur de casting, le producteur et moi-même, qu'il portait le sujet du film. Il le portait de façon fébrile et courageuse. Je sentais que l'histoire avait en lui des résonnances personnelles et qu'il allait envisager le rôle comme une catharsis.

Je ne peux pas parler du casting sans évoquer le travail mené par Philippe Elkoubi. Il a une façon de travailler qui engage une réflexion sur le film dans son ensemble. Il voit les acteurs longuement, leur fait travailler une scène et les fait ensuite improviser. Il les interroge à l'endroit même du scénario, il va les chercher dans les recoins obscurs du récit, dans ses plis secrets, pour découvrir avec eux ce qui vaut le coup d'être raconté. Bien souvent, après les essais qu'il m'envoyait, je retournais au scénario, je récrivais des scènes, je volais une ou

deux répliques qui avaient surgi lors de ces échanges. Avec Philippe, j'ai mené dès le casting une réflexion qui m'a permis de trouver une façon de rendre organique toutes les composantes de ma mise en scène.

Comment avez-vous pensé le personnage joué par Maïwenn ?

Le personnage de Linda est crucial pour moi. À l'origine, elle faisait elle aussi du stand-up mais cela induisait entre elle et Brahim une idée de rivalité qui ne m'intéressait pas. Je voulais de Linda qu'elle soit à la fois tendre avec Brahim, pas dupe de la pression familiale qu'il subit et en même temps forte et autonome. Sa position est complexe car elle est lucide. Ce n'est pas facile de porter la vérité. On tue celui qui porte la vérité comme on tue celui qui porte la mauvaise nouvelle. Linda sent bien que le frère de Brahim lui est néfaste, qu'il le conduit au mauvais endroit, que Brahim a besoin d'un souffle nouveau pour se lancer dans un deuxième spectacle, celui où tout se joue, celui qui repose uniquement sur le travail. Elle est son metteur en scène et peut-être l'est-elle aussi un peu dans la vie puisque c'est elle qui organise la rencontre entre Hervé et Brahim. Même si ça n'apparaît pas dans le scénario, j'imaginai que Linda avait déjà vécu ce type d'histoire avec un autre homme et qu'elle était riche de cette expérience en arrivant dans cette nouvelle relation amoureuse.

Vous avez écrit le film avec la même scénariste que Jimmy Rivière. En revanche, à la mise en scène, vous avez fait des choix différents, en particulier celui du chef opérateur puisque vous avez travaillé



avec Julien Poupard. Comment diriez-vous que votre mise en scène a évolué entre vos deux films ?

Cette fois-ci j'ai fait le film que je voulais vraiment faire. J'ai mis pour cela les forces en place, choisi les bons interlocuteurs, communiqué ce que j'attendais et ce que je refusais. Surtout – surtout – je n'ai écouté que moi. Cette fois, j'avais besoin de sentir que j'étais vraiment seul au centre de la mise en scène. J'avais besoin de ce danger-là.

J'ai fait appel à Julien Poupard dont j'aimais l'image. Il a toujours des propositions fortes et radicales. Il travaille si vite que c'est lui qui demande à l'assistant

réalisateur ce qu'on attend pour tourner. Cette vitesse m'a permis de découper davantage et d'entrer au cœur même des scènes, dans lesquelles une réplique, un regard, un geste peut tout faire basculer. Avec Julien, on s'est mis d'accord sur ce dont j'avais envie pour le film : une image très définie, l'emploi du zoom, la multiplication des flairs. Je voulais qu'on sente la lumière exister très fortement autour des personnages, la chorégraphier au même titre que le mouvement des acteurs. C'est le monde dans lequel ils vivent : ça doit briller.

C'est à nouveau Rob qui signe la musique du film. Comment avez-vous travaillé avec lui ?

Rob a eu très tôt l'intuition d'un thème qu'il a joué au piano. Ensuite, il y a eu un grand détour pour revenir à ce thème initial qui était la bonne direction. On a essayé des choses plus compliquées, plus cérébrales, mais ça ne marchait pas avec le film. Il fallait qu'on retourne à une musique qui colle à l'émotion du personnage. On a tout reposé à plat et essayé de trouver les mots qui allaient permettre de communiquer. C'est tellement difficile de parler de musique, de diriger un compositeur. Que peut-il faire quand on arrive juste à lui dire qu'on voudrait un morceau plus émouvant ? Ce sont différents allers-retours qui nous ont permis de nous comprendre et c'est dans la dernière semaine que nous avons réussi côte à côte à comprendre ce dont le film avait besoin. Il faut dire également que la tâche n'était pas facile pour Rob. Il y avait déjà pas mal de morceaux qui existaient, in, dans le film : « Bye-Bye » de

Ménélik, « Virile » de The Blaze, d'autres morceaux de rap et de RnB. Il avait peu d'espace pour installer du score, faire se développer une mélodie. Le film est très musical. Là encore, j'obéis à un souci de réalisme. Mes personnages baignent dans la lumière comme ils baignent dans la musique. Elle fait partie de leur univers.

Sans que ce soit appuyé, il y a une hybridation d'images dans le film : la vidéo sur le téléphone portable du fan au début du film, le documentaire que tourne Brahim sur son parcours. Comment avez-vous pensé à l'imbrication de ces différents régimes d'images ?

Ce sont tout simplement les images qu'on voit le plus aujourd'hui. Sur YouTube ou Facebook, on peut voir les vidéos que tout le monde poste. C'est devenu un geste courant : voir ces images ou bien les montrer. Il me semblait normal que ce geste contemporain soit présent dans le film d'autant que les personnages ont certainement joué avec ce type d'images pour construire ou consolider leur célébrité.

Concernant le documentaire qui retrace le parcours de Brahim, j'avais surtout envie de pouvoir revenir sur la relation des deux frères telle qu'elle s'était construite au fil du temps sans passer par de plus classiques flashbacks. C'était important pour moi que Brahim puisse voir ce qu'il était en train de quitter au moment même où il le quittait et qu'on puisse en éprouver avec lui de la nostalgie. Réussir, c'est accepter de laisser des gens qu'on aime derrière soi.





ENTRETIEN AVEC TAHAR RAHIM

Comment avez-vous rencontré Teddy Lussi-Modeste ?

J'avais passé des essais pour son premier film, *Jimmy Rivière*, il y a très longtemps, juste avant que je commence à travailler sur *Un Prophète*. Et on s'était revus.

Qu'avez-vous pensé quand vous avez reçu le scénario ?

J'aime beaucoup les histoires de fratrie. Quant au stand-up, en soi, c'était un univers charmant mais c'était surtout un prétexte pour raconter une histoire de famille. J'étais séduit par le côté Actor's Studio que ça impliquait : d'aller me confronter à un univers que je ne connaissais pas. D'abord, c'est fascinant, ensuite, c'est enrichissant en tant qu'acteur et être humain. Mais c'est surtout l'histoire des deux frères qui m'a touché : qu'est-ce que provoque la réussite chez les autres ? Quel que soit ton milieu social d'origine, ça provoque quelque chose chez les autres.

Votre succès a-t-il provoqué, chez vous, ce genre de phénomène dans votre vie privée ?

Oui, j'ai pu le traverser dans ma propre vie. Pas forcément avec mes frères. Mais je l'ai vécu avec des amis ou de la famille éloignée. Du coup, ça me parlait forcément. Des amis que j'ai pu considérer comme des frères, je les ai perdus à cause de tout ça. Erreur partagée mais réaction démesurée, je dirais.

Réaction démesurée de qui ?

A mon sens, des autres. Et c'est aussi ce que raconte le film. Quand Brahim dit dans la vidéo à propos de son frère qu'il « s'est laissé tomber tout seul », il y va un peu fort mais quelque part, c'est un peu ça. Après, ça n'a jamais été aussi loin que dans le film, évidemment. Mais avec le temps, ce sont des rapports qui s'effilochent. Et puis après tu finis par te dire « Salut, ça va ? », « Ouais, bien et

toi, la famille ? ». Alors qu'avant, c'était « cul et chemise ». Tu te dis que le temps a fini par séparer. Parce que toi aussi, ta vie, elle va à une autre vitesse que celle des autres. On est privilégié les artistes quand ça fonctionne bien. Et pour les autres, c'est presque une autre société. On n'est pas sur les mêmes horaires, pas sur les mêmes vacances, pas sur les mêmes cercles, pas sur les mêmes problèmes de finances. Mais d'autres problèmes surgissent : quand tu gagnes de l'argent, tu peux aider. Et ça, ça peut provoquer aussi des réactions chez les autres qui ne supportent pas d'être aidés. C'est pour ça que le sujet était psychologiquement hyper intéressant parce que je ne pense pas qu'il ait été traité avant en France. Et ce qui est réussi dans le film, c'est qu'à aucun moment, on ne tombe dans quelque chose de communautaire ou quelque chose qui n'appartiendrait qu'à une seule catégorie sociale.

Comment avez-vous travaillé le stand-up pour ce rôle ?

Teddy m'a fait rencontrer Kader Aoun. Je suis parti une semaine avec Kader et sa troupe au Festival de l'humour de Montréal pour voir comment ils fonctionnent. Ils travaillent en permanence. Ils sont constamment dans une réflexion de vanne, de structure. D'avoir vu ça, ça m'a beaucoup nourri. Ensuite, avec Kader, on a fabriqué la structure d'un sketch puisqu'il y en a un dans le film. À partir de cette structure, on a travaillé avec Melha Bedia qui est stand-upeuse. Et elle a vraiment enrichi les vannes. Elle a été intelligente puisqu'elle a fait en sorte de monter le truc vers quelque chose qui pourrait fonctionner dans ma bouche. Parce que parfois

elle avait des bonnes vannes mais quand je les sortais, ça n'était pas spécialement drôle. Sans doute parce que ça ne me faisait pas vraiment rire. Moi, la peur que j'avais, c'était de copier quelqu'un. Et d'ailleurs, j'allais vers ça, bêtement. En travaillant avec elle, et avec ce que j'ai vu chez Kader et sa troupe, j'ai compris que c'est ta nature qu'il faut sortir. Il faut aller chercher le "drôle" en toi.

Pourtant, vous aviez déjà joué dans des comédies ?

Oui, mais ça n'a rien à voir. Dans une salle de 800 personnes, quand tout le monde rit à une vanne, c'est que tu as compris comment parler au public avec humour. Ça joue avec l'espace aussi. Après, c'est toi qui te promènes dedans, qui y mets ton identité, tes vannes. Il y a aussi une structure et un rythme pour ne pas perdre le spectateur. Là, c'est vivant. Ce n'est pas à la télé. Tu ne peux pas jouer du montage. C'est en face, en live. Si tu sens que tu perds le public, tu dois être capable d'improviser pour le récupérer. Il y a ce qu'ils appellent les « tiroirs ». C'est une façon de communiquer avec le public. Si à un moment il y a un rire un peu trop fort, tu le mets dans ta poche en te foutant un peu de la gueule du mec : « T'es venu avec une meuf ? Non ? Ah oui en même temps, avec la gueule que t'as, ça m'étonne pas », etc, etc. Etre un peu plus interactif. Et ça permet d'aérer aussi. Et de s'amuser. J'ai aussi entraîné au Paname. Je suis allé voir pas mal de spectacles à ce moment-là. Les mecs, ce sont des machines à vannes. C'est difficile d'exister avec l'humour parmi eux. C'est à flux constant.

Comment s'est passé le travail avec Roschdy Zem ?

J'ai adoré travailler avec lui. Il est drôle. On s'est bien entendu. Je trouve que ce couple de frères marche bien, on sent une connexion entre les deux. Brahim fait tout son possible pour aider son frère. Mais à un moment le personnel vient lutter contre le professionnel. Et c'est là que c'est tendu. Si les deux n'arrivent pas à le distinguer, ça mène à la perte. Brahim se dit que s'il continue avec son frère qui n'a plus la capacité professionnelle de l'amener là où lui a envie d'aller, d'évoluer vers autre chose, de grandir tout simplement, il est obligé de s'en séparer. Chose que tout professionnel ferait. Sauf que là, c'est son frère. Du coup, il doit lui trouver une bouée de sauvetage. Parce que sans lui, son frère n'a rien. D'ailleurs, une fois que Brahim l'a lâché, le frère est perdu. À la fin, on voit vraiment un animal perdu. Il ne sait plus où aller. D'où cette phrase à la fin : « Des fois, je me dis que ça aurait été mieux si on n'avait pas réussi. Parce que dans notre monde, si on échoue, on dérange personne ». Ça, c'est une vraie réflexion, ça raconte bien le film.

Et avec Maïwenn ?

Ce qui est intéressant avec Maïwenn, c'est qu'ici, elle montre une douceur et une tendresse qu'on lui a peu vues au cinéma. Et le couple avec Brahim est crédible. Brahim l'utilise comme un catalyseur dans sa relation avec son frère. Mais comme elle est une femme forte et intelligente, elle comprend bien ce qui se joue entre Brahim et son frère.



© 2016 - Laurent Turin-Nal / Kazak Productions



ENTRETIEN AVEC ROSCHDY ZEM

Qu'avez-vous pensé quand vous avez reçu le scénario ?

Je ne connaissais pas Teddy Lussi-Modeste. J'avais juste vu *Jimmy Rivière* à la sortie. Le scénario, j'étais curieux de son originalité. Le sujet nous interpelle tous mais je n'avais jamais imaginé que ça pourrait donner une matière intéressante pour le cinéma. J'ai été sensible aux liens forts et complexes au sein de la famille, bousculée par la réussite sociale du personnage de Brahim. La seule inquiétude aurait pu être autour d'éventuels poncifs sur les familles maghrébines, mais dès les premières lectures avec Teddy et Tahar, ces doutes ont été balayés.

Tahar, vous avez suivi son parcours ?

Forcément, puisqu'on est deux générations de fils d'immigrés différentes. Je m'intéresse à toute la génération après la mienne : celle des Tahar Rahim, Reda Kateb, etc. Il y a une vraie différence je trouve. Sami Bouajila ou moi, quand on a commencé, on se demandait un peu ce qu'on foutait là. On se disait qu'on était de passage, que c'était bien si on faisait quelques films, mais qu'on allait bientôt retourner à la réalité, et pour moi, en l'occurrence, c'était vendeur aux puces.

Une réalité qui m'allait très bien par ailleurs ! Alors que des acteurs comme Tahar ou Reda, je les trouve mieux armés, mieux préparés, plus cultivés, plus complets, plus adaptés à la situation. Ils savent pourquoi ils sont là et ils savent ce qu'ils veulent. C'est intéressant de regarder ça sur trois générations. La génération de mes parents, c'était les Trente Glorieuses donc ils travaillaient mais ils rasaient les murs. Même quand ils voulaient s'intégrer et devenir français, ils étaient ramenés à leur différence. Ensuite, moi, quand j'ai commencé dans le cinéma, je voulais absolument avoir un comportement exemplaire, me dire que quel que soit ma qualité de jeu, au moins il fallait que je sois à l'heure, dans les clous, etc. Mais même ça, ça pouvait déranger. J'ai fini par comprendre que souvent, le problème, ce n'est pas ce que tu dis ou ce que tu fais, mais ce que tu es. À partir de là, le challenge est devenu plus intéressant : chaque rôle décroché, chaque rendez-vous sont devenus des victoires.

Comment avez-vous travaillé le rôle de Mourad ?

Jouer Mourad exigeait essentiellement du lâcher-prise. Au fond, j'ai vite compris

que le personnage me ressemblait beaucoup plus que ce que j'avais pu imaginer. J'aurais pu être ce Mourad à l'esprit sanguin. Le genre « je fais d'abord, je réfléchis après ». Son manque de maturité est lié à une frustration. D'où la violence verbale, la provocation. On a tous connu des fortes têtes comme ça avec de profondes blessures. Ce que je me suis dit sur le personnage, c'est qu'il ne fallait pas que j'aie peur d'avoir l'air ridicule, surtout pas vouloir avoir l'air plus intelligent que lui. Du coup, c'était un personnage magnifique à interpréter : avec des failles, des blessures. À la fin, il est carrément touchant. Ce personnage, il n'a juste pas les codes pour formuler autrement que par la violence la frustration qu'il est en train de vivre.

Le film raconte comment le succès d'un fils peut perturber tout l'équilibre des rapports familiaux. Vous avez connu ça avec votre propre succès ?

Pas du tout. J'ai la chance d'avoir eu une famille très équilibrée qui ne m'a rien demandé. Quant aux amis, et bien la trahison avait eu lieu avant le succès : quand j'ai quitté le quartier pour venir m'installer à Paris !





ENTRETIEN AVEC MAIWENN

Qu'avez-vous pensé quand vous avez reçu le scénario ?

Teddy a demandé à me rencontrer avant de m'envoyer le scénario. Je l'ai aimé tout de suite : je l'ai trouvé sensible, drôle, intelligent. J'avais déjà envie de faire partie de l'aventure avant même de lire son scénario. Je savais que le rôle de Linda n'était pas central dans l'histoire qui est quand même axée sur la relation entre les deux frères. Mais j'avais envie de voir Teddy travailler, je sentais que ce film allait me plaire, peu importe même que je joue dedans ou pas. Et puis, en effet, j'ai lu le scénario qui n'a fait que me confirmer tout ce que j'avais ressenti en le rencontrant.

Vous dites que le rôle de Linda n'est pas central, mais en même temps, elle a un rôle capital dans l'histoire car elle comprend avant Brahim ce qui se joue entre Brahim et Mourad, et pousse Brahim à aller de l'avant.

C'est vrai, mais il y avait aussi le fait que Linda soit metteuse en scène, donc si je m'étais trop focalisée sur le rôle, j'aurais pu penser au fait que les gens allaient dire : « Ok, en fait, Maïwenn se contente de jouer son propre rôle ». Donc si j'ai eu envie de le faire, c'est au-delà du rôle, c'est vraiment parce que je sentais que

Teddy était en train de faire un film en y mettant du cœur et une sensibilité proche de la mienne. Tout compte pour Teddy : les dialogues, les situations mais aussi la couleur du tee-shirt que je portais. Et il a raison : tout compte au cinéma. On pouvait parler de tout ensemble, c'était très agréable. Pour revenir sur la question des rôles principaux ou non, on m'a proposé des rôles beaucoup plus centraux dans des films, avec peut-être plus de choses à défendre mais je ne sentais pas la sensibilité des réalisateurs et donc je refusais. Si j'ai accepté celui-là, c'est vraiment pour la sensibilité de Teddy. Avec lui, chaque scène est une aventure donc on est hyper excité d'aller travailler. Même des scènes qui sont un peu simples sur le papier, il va chercher à les singulariser avec une idée de cadre ou d'effets de lumière. Il filme plus que ce que la scène raconte sur le papier : il y met son imaginaire.

Comme vous Linda est metteuse en scène. Est-ce qu'il y avait d'autres similitudes, en particulier dans sa relation amoureuse avec Brahim ?

Oui, elle me ressemble assez, dans sa relation à son art et dans sa relation à son homme. Moi aussi, à un moment donné, j'ai eu une histoire avec quelqu'un qui était beaucoup dans la lumière, qui était sur scène, et j'ai pu avoir ces phrases, ces comportements, ce côté infirmière. Mais c'était moi à un moment donné.

Plus maintenant. Et puis, moi, contrairement à elle, j'ai des enfants, et ça, c'est une grosse différence car les enfants, ça vous prend beaucoup de temps. Disons que je suis quand même beaucoup plus débordée qu'elle !

Le film raconte à quel point la réussite peut engendrer rivalités, frustrations et culpabilité au sein d'une famille. C'est une chose que vous avez connue ?

Pour moi, c'est là que Teddy a sublimé son film. Car si dans le scénario, c'était une histoire de réussite dans une famille maghrébine, à l'arrivée, dans le film, c'est une histoire complètement universelle : la réussite dans une famille. Ça, ça parle à tout le monde. Si j'ai pleuré pendant les vingt dernières minutes du film, c'est parce que ça m'a rappelé des choses que j'avais vécues. À toutes les places d'ailleurs. J'ai eu des périodes sombres dans ma vie où je me demandais comment j'allais m'en sortir, comment j'allais réussir. Et puis à d'autres moments, ça a mieux marché pour moi, et alors j'ai eu la culpabilité par rapport à mes frères et sœurs : comment les aider à trouver la porte d'entrée dans la réussite ? Nous sommes nombreux à être baladés comme ça par notre sens de la fraternité et de la culpabilité.

Entretiens réalisés par Olivier Nicklaus



FILMOGRAPHIE TEDDY LUSSI-MODESTE

- 2017** LE PRIX DU SUCCÈS
2011 JIMMY RIVIÈRE
2008 JE VIENS (Court-Métrage)
2006 DANS L'OEIL (Court-Métrage)
2005 EMBRASSER LES TIGRES (Court-Métrage)

FILMOGRAPHIE TAHAR RAHIM

- 2017** LE PRIX DU SUCCÈS de Teddy Lussi-Modeste
2017 LE SECRET DE LA CHAMBRE NOIRE de Kiyoshi Kurosawa
2016 RÉPARER LES VIVANTS de Katell Quillevere
2015 LES ANARCHISTES d'Elie Wajeman
2015 THE CUT de Fatih Akin
2014 LE PÈRE NOËL d'Alexandre Coffre
2014 SAMBA de Eric Toledano et Olivier Nakache
2013 GIBRALTAR de Julien Leclercq
2013 GRAND CENTRAL de Rebecca Zlotowski
2013 LE PASSÉ d'Asghar Farhadi
2012 À PERDRE LA RAISON de Joachim Lafosse
2011 OR NOIR de Jean-Jacques Annaud
2011 LES HOMMES LIBRES d'Ismaël Ferroukhi
2011 LOVE AND BRUISES de Lou YE
2011 L'AIGLE DE LA NEUVIÈME LÉGION de Kevin Macdonald
2010 YOU NEVER LEFT de Youssef Nabil (Court-Métrage)
2009 UN PROPHÈTE de Jacques Audiard
2008 LIBRES SONT LES PAPILLONS
de Leonard Gershe, mise en scène Hélène Zidi-Cheruy (Théâtre)
2007 À L'INTÉRIEUR de Julien Maury et Alexandre Bustillo

FILMOGRAPHIE

SÉLECTIVE MAIWENN

Réalisation

- 2015 MON ROI
- 2011 POLISSE
- 2009 LE BAL DES ACTRICES
- 2006 PARDONNEZ-MOI
- 2004 I'M AN ACTRICE (Court-Métrage)

Actrice

- 2017 LE PRIX DU SUCCÈS de Teddy Lussi-Modeste
- 2013 L'AMOUR EST UN CRIME PARFAIT d'Arnaud et Jean-Marie Larrieu
- 2012 TÉLÉ GAUCHO de Michel Leclerc
- 2011 POLISSE de Maïwenn
- 2008 LE BAL DES ACTRICES de Maïwenn
- 2006 PARDONNEZ-MOI de Maïwenn
- 2005 LE COURAGE D'AIMER de Claude Lelouch
- 2005 STAR STUFF de Gregory Hervelin
- 2004 OSMOSE de Raphaël Fejto
- 2004 LES PARISIENS de Claude Lelouch
- 2003 HAUTE TENSION d'Alexandre Aja
- 2001 8, RUE CHARLOT de Bruno Garcia
- 2000 LA MÉCANIQUE DES FEMMES de Jérôme De Missolz

FILMOGRAPHIE

SÉLECTIVE ROSCHDY ZEM

Réalisation

- 2016 CHOCOLAT
- 2014 BODYBUILDER
- 2010 OMAR M'A TUER
- 2006 MAUVAISE FOI

Acteur

- 2017 LE PRIX DU SUCCÈS de Teddy Lussi-Modeste
- 2016 LES HOMMES DU FEU de Pierre Jolivet
- 2016 ALASKA de Claudio Cupellini
- 2016 LEILA de Naidra Ayadi
- 2014 ON A FAILLI ÊTRE AMIES d'Anne Le Ny
- 2014 BIRD PEOPLE de Pascale Ferran
- 2013 GIRAFFADA de Rani Massalha
- 2013 INTERSECTIONS de David Marconi
- 2013 LA RANÇON DE LA GLOIRE de Xavier Beauvois
- 2013 BODYBUILDER de Roschdy Zem
- 2012 MAINS ARMÉES de Pierre Jolivet
- 2011 JUST LIKE A WOMAN de Rachid Bouchareb
- 2011 UNE NUIT de Philippe LEFEBVRE
- 2010 SANS ISSUE (THE COLD LIGHT OF DAY) de Mabrouk El Mechri
- 2010 TÊTE DE TURC de Pascal Elbé
- 2010 À BOUT PORTANT de Fred Cavayé
- 2010 HORS LA LOI de Rachid Bouchareb
- 2009 HAPPY FEW de Antony Cordier
- 2008 LONDON RIVER de Rachid Bouchareb
- 2008 GO FAST de Olivier Van Hoofstadt
- 2008 COMMIS D'OFFICE de Hannelore Cayre
- 2008 LA TRÈS TRÈS GRANDE ENTREPRISE de Pierre Jolivet
- 2007 LA FILLE DE MONACO d'Anne Fontaine
- 2006 DÉTROMPEZ-VOUS de Bruno Dega et Jeanne Le Guillou
- 2006 MAUVAISE FOI de Roschdy Zem
- 2005 LA CALIFORNIE de Jacques Fieschi
- 2005 INDIGÈNES de Rachid Bouchareb

LISTE ARTISTIQUE

Brahim	Tahar RAHIM
Mourad	Roschdy ZEM
Linda	Maïwenn
Hervé	Grégoire COLIN
Drill	Sultan
Lenny	Ali MARHYAR
Camille	Camille LELLOUCHE
Wassila	Saïda BEKKOUCHE
Inès	Meriem SERBAH
Meriem	Salma LAHMER
Kader	Kader KADA
Malika	Malika BIRÈCHE
Nabil	Hocine CHOUTRI
Doumams	Steve TIENTCHEU
Walid	Akim CHIR
Mehdi	Abdelkader HOGGUI
L'imam	Abdoulaye FOFANA
Le Fâcheux	Walid AFKIR

LISTE TECHNIQUE

Réalisateur	Teddy LUSSI-MODESTE
Scénario	Rebecca ZLOTOWSKI et Teddy LUSSI-MODESTE
Casting	Philippe ELKOUBI
Directeur de la photographie	Julien POUPARD
Chef monteur	Julien LACHERAY
Musique originale	ROB
Son	Vincent VATOUX
	Julien NGO TRONG
	Emmanuel CROSET
Direction Artistique	Maria LARREA
Chef décoratrice	Chloé CAMBOURNAC
Chef costumière	Marité COUTARD
Directeur de production	Sacha GUILLAUME-BOURBAULT
1 ^{er} assistant réalisateur	Guillaume HUIN
Producteur	Jean-Christophe REYMOND KAZAK PRODUCTIONS
Producteur associé	Amaury OUISE KAZAK PRODUCTIONS
Syndicat	Julien POUPARD - AFC
	Chloé CAMBOURNAC - ADC

